

LA PAROLE, LE SON ET LE SILENCE

Vous vous souvenez que j'avais commencé sur le thème, immense s'il en est, du Verbe créateur. J'étais parti sur l'idée que la traduction qu'on en a d'ordinaire est une traduction hellénique d'un concept qui s'énonce tout autrement dans les langues sémitiques. On traduit "Yehi or va yehi or" par "que la lumière soit et la lumière fut" et on commet ainsi au moins deux incorrections. La première, le "soit et elle fut" est d'introduire la notion d'être, c'est à dire une notion ontologique et aristotélicienne, mais non pas la notion de la Révélation. La phrase "Yehi or va yehi or" signifie au sens strict "lumière soit vivante, lumière vivante" ; non, il n'y a même pas de "soit", c'est "lumière vivante et lumière vivante". Ce n'est pas en notion d'être et de non-être que la révélation hébraïque pose la question mais c'est en notion de vie totale en plénitude ou de vie empruntée, dérivée. La première erreur est donc d'introduire une notion ontologique là où il existe une notion dite aujourd'hui biologique. Il s'agit de tout autre chose, d'une notion d'être, d'existence plutôt, mais remplie de vitalité, remplie de vie.

La deuxième erreur de traduction est d'introduire une séquence temporelle à la place d'une répétition. La phrase de la révélation biblique est une répétition : "Lumière, lumière", qui ressemble un peu au *nūr ala nūr* du Coran (lumière sur lumière). Elle est donc un pléonasme et la création commence avec un pléonasme divin. Et il n'y a pas cette notion de "soit", impératif, et de "fut", passé, qui ne joue d'ailleurs pas un rôle de passé dans la phrase. Tout ce jeu temporel est

/

complètement absent de la Révélation. Dans la Révélation il y a juste la répétition du même mot, à l'aoriste, qui n'est ni un passé, ni un présent, mais qui est une forme absolue. Nous avons dès le départ dans le Verbe divin une contradiction entre la traduction et l'original.

Aujourd'hui nous irons un peu plus loin dans cette notion du Verbe, nous allons entrer dans des périodes modernes. Nous avons déjà parlé de la vitalité du serpent. Il y a beaucoup de mots en arabe pour le désigner mais le mot-clé est *el hayyah*. C'est ce mot qui est employé dans le Coran(1) au moment où Moïse jette son bâton et - c'est la même chose dans la Bible - le bâton se transforme en serpent. Alors le serpent de Moïse avale tous les autres qui ne sont que des oeuvres de magie, tandis que le serpent de Moïse est une oeuvre de révélation et de volonté divine : qu'il soit, et il est. On retrouve le même mot *hayyah* dans Jehovah (*Yahveh*). Ainsi, le serpent est bien antérieur à la tentation. Un peu comme dans l'Inde avec la descente des nagas et la montée le long de la colonne vertébrale du serpent originel, il signifie la force première, l'énergie première, non manifestée, qui se manifeste.

C'est aussi le nom de Jean, *Yahya* en arabe, et là je voudrais m'arrêter un instant sur ce qu'avait dit un de mes maîtres, René Guénon, qui disait que Jean est ambivalent. Il y a la Saint Jean d'hiver et la saint Jean d'été, il y a l'évangéliste et le baptiste. L'un fait remonter la louange, c'est la vie qui glorifie Dieu, c'est l'évangéliste. L'autre signifie la descente de la vérité sur terre, c'est le baptiste, celui qui baptise. Donc, il y a deux Jean, qui d'ailleurs, étymologiquement, correspondent au mot Janus, c'est le Janus "bifrons" aux

(1) Coran : 79,15. Bible : Exode 7 - 10.

deux visages, l'un regarde le passé, l'autre regarde l'avenir. Là, nous avons un symbolisme axial qui vient se substituer au symbolisme horizontal des Grecs et des romains. Saint Jean Baptiste apporte la bénédiction par le baptême sur terre, et saint Jean l'Evangeliste élève la voix, cette voix dont il est question aujourd'hui, pour dire Dieu. Alors on a le double mouvement de descente et de remontée et, chose curieuse, la remontée, c'est-à-dire saint Jean l'Evangeliste, se place au solstice d'hiver, et la descente se place au solstice d'été, parce que la nature ne peut que décroître après le solstice d'été et elle ne peut que croître après le solstice d'hiver. On s'attendrait logiquement à voir les choses autrement, mais c'est le saint Jean qui glorifie, qui est dans le froid, l'hiver, et c'est l'autre saint Jean qui est celui de l'été. Cela a donné naissance dans la tradition populaire aux "Jean qui pleure et Jean qui rit", et cela va jusqu'à la Comtesse de Ségur en passant par les Frères Grimm. A l'origine, celui qui rit est saint Jean l'Evangeliste, celui qui pleure est saint Jean Baptiste. Cela rejoint des fêtes très anciennes du paganisme antéchrétien parce que cela rejoint la course du soleil avec les deux extrêmes, et donc cela rejoint le point alpha et le point omega, le yin et le yang.

Il y a eu par la suite une dégénérescence de l'idée du Verbe créateur encore plus grande. Vous savez que le Coran essaie de revenir à l'origine. Au fond, comme le disait Jacques Berque, actuellement le plus grand islamologue en France, le Coran est essentiellement d'abord une récapitulation. Il remémore, récapitule et dit : je ne vous apporte rien qui ne figure pas déjà dans les Evangiles, la Bible, ou la Torah. Alors c'est une remise au point et justement le décret qui donne naissance, le Verbe originaire, s'exprime dans le Coran par *kûn fa ya kûn* : "sois et il est". Donc, il y a déjà un verbe "être" tandis que la Révélation originaire,

par une forme. Donc, ce n'est pas un critère formel, c'est un critère d'efficacité qui joue, et nous vivons encore sur ce critère à travers les Etats-Unis d'Amérique en particulier. En russe on dit *diestintilnost* ce qui agit, donc on est près de *Wirklichkeit*, ce qui n'est pas étonnant. Donc conception faustienne, conception aussi à l'origine prométhéenne, Prométhée finit mal dans la mythologie grecque, mais en la personne de Faust, il est promis à une aventure spirituelle.

Et nous en venons maintenant au sens sémitique du Verbe. Encore une fois, il s'agit de la parole fondatrice, de la parole originaire créatrice, ~~et de quelques réflexions à propos~~ des paroles divines qui créent le monde.

L'arabe, comme l'hébreu d'ailleurs, n'a qu'une parole pour dire à la fois la vérité, la réalité et la justice. Chose rare et même exceptionnelle parce que les langues sémitiques ont en général trente six mots contre un ou deux en latin ou en grec. Ici, au contraire, lorsque la parole divine se manifeste, il y a un rétrécissement, une concentration, comme un choix, une prudence et c'est le mot *haqq*, qui signifie à la fois la vérité, la réalité mais aussi une notion qui ne figure ni dans la traduction latine, ni dans la traduction allemande, une notion de justice. Le même mot réunit les trois notions : n'est *haqq*, n'est la vérité, n'est vraie qu'une vérité qui est à la fois formelle (*res*), qui est agissante (*Wirklichkeit*), mais il n'y a de réalité et de vérité, que parachevées dans la justice. Et la notion de *haqq* est la notion utilisée en droit pour signifier la créance. On a un *haqq* contre le débiteur et *haqq* signifie à la fois l'ultime Réalité mais aussi de manière très tangible dans la vie de tous les jours et dans un procès l'action envers le débiteur. Mais vous avez une autre notion qui s'y ajoute c'est *haqīqa*. Alors qu'est-ce que c'est ? C'est la réalité ultime, c'est le mot des soufis. Ce que le soufi cherche c'est la *haqīqa*, qui est un dérivé de

;

elle, parle de vie. Et on va plus loin dans l'histoire avec la Bible traduite par Luther. Etant donné que nous avons parlé l'autre fois de la tentation et du serpent qui évoquent Méphisto, nous en arrivons au Faust de Goethe, qui avait suivi une initiation selon les voies qui s'offraient à lui au dix-huitième siècle. Le rideau se lève sur la scène bien connue de Faust qui salue son dernier matin, et qui consacre ce dernier matin à traduire la Bible, il dit : "War das Wort" (au commencement était le Verbe), il se reprend : "das Wort Stimmt nicht" et il remplace "au commencement était le Verbe" par "am Anfang war die Tat" (au début était l'action). Il remplace donc le Verbe par l'action, et c'est toute la genèse de l'homme moderne qui est évoquée par ce remplacement. Ce geste pour un sémite est un blasphème et pour un Grec ~~est~~ une incorrection. Mais voilà que la Roue de la Loi et la Croix sont brisées, et qu'on est précipité dans l'action immédiate, dans le tumulte du faire, au lieu de la transcendance de la création par le Verbe divin, et au-delà des essences immuables de l'ontologie grecque. Donc voilà un nouveau pas de fait et il en reste des traces.

Je mettrais en parallèle trois mots créateurs, mots clés puisqu'il s'agit du Verbe : le mot *réalité* en français, le mot *Wirklichkeit* en allemand et le mot *haq* en hébreu et en arabe. Donc, pour la pensée latine, héritière de la pensée grecque et de la pensée romaine, est réel ce qui a une forme, ce qui est une *res*, et *res* en latin signifie la chose, est réel ce qui est tangible. Donc l'imagination ce n'est pas réel, la prophétie à la limite n'est pas réelle. Est réel ce qui a une forme, on est en plein aristotélisme, c'est ce qui est matière. Nous avons une autre idée, également matérialiste mais différente c'est la *Wirklichkeit*. Est réel ce qui agit, *Wirken* (agir), donc c'est une réalité en mouvement, dynamique, qui a un impact, et non pas une réalité qui se définit

al-haqq, qui est l'identité entre la perception interne du monde et la perception du monde extérieur.

Voilà donc, selon différentes traditions, plusieurs percées, plusieurs ouvertures sur la notion du Verbe.

Je crois avoir suffisamment abordé, j'espère avec assez de respect, les mystères du Verbe, et je réserve pour plus tard le verbe pris dans sa forme de prière et d'enseignement, la parole qui prie et la parole qui enseigne.

Mais ce dont je voudrais vous parler maintenant, parce que c'est également une forme métaphysique, c'est de la parole qui chante : la musique. Une définition de la musique que j'ai notée pour vous et que j'aime beaucoup a été énoncée au sixième siècle avant Jésus-Christ par un chinois qui s'appelait Xi Ho. Il dit la chose suivante : "L'essence c'est le mouvement vital de l'esprit à travers le rythme des choses". Donc, l'extérieur c'est le rythme des choses, l'intérieur c'est le mouvement vital de l'esprit. Nous avons déjà fait allusion au mouvement vital de l'esprit et nous allons parler aujourd'hui du rythme des choses. A ce propos, j'ai un souvenir personnel. Je me trouvais au Japon et je voulais entendre un musicien fameux. J'avais devant moi seulement deux heures. Il me dit : "Bon, vous m'entendrez accorder et préluder". Il fallait d'abord qu'il prenne un bain, il fallait qu'il revête d'autres vêtements, appropriés à l'air qu'il allait jouer - donc équation entre l'apparence extérieure de l'homme et ce qu'il joue. Il allait jouer du shamisen, sorte de guitare à trois cordes qui vient de Corée, et ce qui m'a le plus frappé c'est que le shamisen se présentait comme un amas de choses : il y avait le col, il y avait les sillets, il y avait le corps et tout cela était pêle-mêle. Le musicien ne composait pas seulement le son devant moi, mais il composait, construisait un instrument.

Il ne savait pas à l'avance comment il allait jouer et l'instrument n'existait pas encore, et je retiens surtout le fait que la musique s'abordait avec prudence. Alors, il fabriquait le son de l'instrument en même temps qu'il fabriquait l'instrument même, et vous m'avez déjà deviné, en même temps qu'il se fabriquait lui-même. Les trois choses allaient ensemble, il se baignait et il s'habillait parce que ça faisait partie du même rythme que la construction de l'instrument de musique et que la vibration de la corde. Et là il retrouvait justement, à travers le rythme des choses comme disait Xi Ho, le mouvement vital de l'esprit. Et cela rejoint un autre mot d'un poète, chinois lui aussi, Tin Kien qui dit : "Le grand virtuose se reconnaît à ce qu'il arrange bien ses manches avant d'approcher l'instrument". Alors ce geste d'arranger ses manches fait partie de la mise en condition de la parole qui célèbre, parce que jouer c'est d'abord accompagner la voix et le point de départ c'est le chant, la psalmodie. Donc, entre la psalmodie du cantor juif, la psalmodie coranique, le très ancien chant byzantin ensuite grégorien, il y a des affinités, en ce sens qu'il faut se préparer longuement avant. Et de la même façon, le peintre d'icônes commence par jeûner et par prier avant de commencer à broyer ses couleurs.

La musique commence par une mise en disposition, par une ablution, une construction de l'instrument et un abord, je dirais oblique, du son. Le son et la parole, parce que tout est chant aussi, sont des choses trop importantes pour être entamées tout-à-trac. Le fait que l'instrument ne soit pas seulement accordé mais construit, vous montre bien à quel point cela diffère du piano bien tempéré que nous avons maintenant. Je voudrais citer la phrase d'un contemporain de Krishnamurti : "Celui qui connaît la signification intérieure de sa musique, qui vit les intervalles et les gammes qui sont les modèles, qui connaît les rythmes, celui-là voyage sans effort sur le

chemin de la libération". Alors vous voyez que la libération est le but de la musique. Et la parole et la musique sont choses qui viennent d'en haut et ouvrent le chemin de la libération. Mais elles ne sont pas la libération, attention ! elles en ouvrent seulement le chemin. Cela, les juifs et les musulmans l'ont très bien senti, leur attitude est ambivalente envers la musique. La musique existe bien chez eux mais elle n'est pas très bien vue, pas plus d'ailleurs que la représentation humaine. J'en ai eu le sentiment, il y a bien des années quand, à la faveur des révolutions zodiacales, j'ai pu dans la même semaine être à La Mecque pour faire l'ambulation autour de la Ka'aba, à Bethléem pour Noël, et au Mur des Lamentations. Alors, ce que j'ai entendu et senti avait un point commun, c'était comme on dit en latin une *deploratio*(1), et c'était nasillard. D'ailleurs les gitans, qui chantent le *canto jondo*, le disent encore: "*cantar es llorar*" (chanter c'est pleurer). Et c'est la même chose que dit Rûmi : "la flûte, le naï, pleure". Elle pleure le paradis perdu, c'est son rappel sur terre. Donc la musique est un *dhikr*, c'est le rappel sur la terre d'une totalité perdue. Et c'est pourquoi elle est importante, mais c'est pourquoi elle est dangereuse, d'où le mot d'Al-Hallâj que je cite souvent, je me permettrai de le citer encore parce que je l'aime beaucoup : Al-Hallâj passe avec un disciple devant le mur d'un jardin, ils entendent monter le son d'une flûte, et le disciple lui dit : "Qu'est-ce que c'est que cette musique ?" Al-Hallâj lui répond : "C'est Satan qui pleure sur la beauté du monde". Et pour le musulman la musique c'est ça, il s'agit de pleurer sur la beauté du monde.

Les anciens chants jusqu'au très ancien grégorien d'avant

(1).deploratio : lamento vocal, plainte.

les réformes, étaient nasillards. Et lorsque qu'on lit *plano voce* à table chez les dominicains, on lit de manière monotone et nasillarde parce que le son, le verbe, la parole doivent venir d'en haut et traverser la fontanelle pour sortir par le nez. C'est pourquoi toutes ces psalmodies sont des mélopées nasillardes. C'est le contraire du chant d'opéra qui, lui, décrit une aventure très humaine, pas nécessairement spirituelle, et qui part du diaphragme, part du ventre. C'est pour cela que les cantors juifs aussi bien que les cheiks musulmans disent que les chanteurs d'opéra font venir le chant des parties animales du corps. Toute la technique du *Lied* c'est de maîtriser son diaphragme, c'est beau et on aurait tort de le mépriser ; d'ailleurs il ne faut rien mépriser. Mais le principe sémitique est différent : la parole, la musique sont à la rencontre d'un Verbe qui est plus haut. Vous voyez donc qu'en certains points, la tradition sémitique rejoint la tradition asiatique, et je vais terminer par quelques mots sur l'Inde et le Tibet.

En Inde, le son émis, le son proféré n'est que la phase extérieure d'un son sans son, qu'on appelle le *Shabdabrahman* qui est à la base de tout yantra et *japa*. Le *Shabdabrahman* est à l'origine ; on trouve plusieurs textes hindous sur ce sujet. Plus récemment, René Daumal a écrit un très beau texte sur le "son avant le son", le son sur lequel le son vient se greffer, de sorte que la musique est tout juste une vibration sur ce silence intérieur et destinée à le savourer mieux. Et là j'ajoute la notion sanskrite de *râsa* : sentir le goût, la saveur.

Ce que j'ai dit du prélude au Japon est vrai encore plus en Inde : on commence à approcher la musique en préludant. Vous savez que la musique de l'Inde du Nord est d'origine musulmane, iranienne, et tous les grands chanteurs ont pour noms Bismillah Khan, Ahmed Khan... Il y a d'ailleurs une musique qui ressemble beaucoup à la

musique de l'Inde du Nord, une musique très savante, très philosophique, une musique métaphysique qui est la musique carnatique(1) qu'on trouve à Madras et dans tout le Sud ; elle est très belle aussi, mais n'a pas exactement la même inspiration.

Avant de terminer je voudrais dire quelques mots de la musique du Tibet. Je me suis beaucoup dépensé à l'UNESCO pour qu'on ait une collection de musiques traditionnelles. Au début, on ne me croyait pas du tout, on pensait que cela ne marcherait pas. Or ça a été une telle réussite que la collection a été très vite épuisée. Il y avait des musiques traditionnelles tibétaines, japonaises, soufies et bien d'autres. Cela fait partie de mes meilleurs souvenirs, maintenant c'est entré dans les moeurs, donc c'est fait.

Les Tibétains utilisent des trompes, un peu comme le *Alpen horn*, des instruments de montagnards qui produisent une sorte de bourdonnement. Le son est très bas et très profond, là-dessus se brochent des instruments suraigus, des cymbales que l'on bat et des petits tambourins en os. Alors il y a un crissement qui va sur le son, sur le *basso perpetuale* qui est donné par la psalmodie. La musique tibétaine rejoint la psalmodie du bouddhisme, le *Om Mane Padme Om* qui signifie "Ô, le joyau sur le lotus, Ô". Le premier *om* correspond à l'anéantissement du moi. Donc le rôle du premier *om*, du début de toute musique, est de casser le moi, l'ego, le sujet. Ensuite, avec le deuxième son *mane*, on arrive à l'univers, il s'agit de briser la nature, de briser l'univers. Le troisième son *padme*, c'est le lotus, le signe de l'union, c'est là que l'être rencontre l'Être. Et le dernier *om* qui correspond d'ailleurs au

(1). musique du Karnātaka, nom donné à la partie Sud-est de l'Inde.

dernier *Huwa*, au dernier expir du derviche, c'est le dépassement de l'être et la plongée au-delà des apparences dans le non-être, c'est pour cela que les Tibétains appellent le dernier om le son indicible. A ce moment-là, au moment où le dernier om est prononcé, on peut dire que selon un proverbe chinois "la musique de la soie égale celle du bambou". La soie, le mouvement de la manche avant la musique, rappellent le son de la flûte ; c'est la même chose, le cercle est noué.

En Islam quand les derviches tournent, ils finissent par crier *Huwa* au moment où ils "lâchent", ce qui correspond au dernier om d'un bouddhiste, c'est l'expir final qui correspond au moment où l'être est dépassé. Et on ne dit plus Allah, on dit *Huwa* (Lui) et on essaye d'aller au-delà du créateur, au-delà de l'être. C'est l'expir au moment où l'on franchit le seuil de l'être au non-être qui est derrière, de la forme à la non-forme, et de la musique au silence. J'essaie d'ailleurs de ne pas trop définir les choses par leur contraire et je ne crois ni à la vertu du silence, ni à la vertu de l'indicible, ni à la vertu du sans-forme. Je crois tout simplement que c'est à égalité avec la forme, avec le verbe, avec le dicible, qu'il y a réversibilité absolue de l'un à l'autre et non pas progrès. Il s'agit de vivre l'instant présent dans toute sa saveur, mais de le vivre sous une espèce d'éternité, et l'éternité n'est pas une abstraction au-delà mais c'est ici et maintenant.

C'est presque une conclusion et je voudrais ajouter, puisqu'il s'agit de la parole, que le mot Allah signifie étymologiquement "le soupir qui revient sur soi-même". Cela veut dire "soupirer avec nostalgie", nostalgie de qui, de quoi, de quel être, de quelle immutabilité, de quelle splendeur ? Là, je crois qu'on ne peut que s'arrêter.